

## LE DIALOGUE ENTRE OCTAVIO PAZ ET BENJAMIN PERET<sup>1</sup>

Jean-Clarence LAMBERT

Dans le dialogue que Paz a entretenu toute sa vie avec le surréalisme, la personnalité et la poésie de Péret ont été déterminantes à plusieurs chefs. Le grand poète mexicain s'en est lui-même expliqué à différentes occasions : en 1959, à la mort de Péret, il déclarait à *La Gaceta* (n° 55, Mexico) :

*L'influence du surréalisme a été décisive pour moi. J'aime beaucoup Benjamin Péret, qui continue d'être à mes yeux un exemple de moralité, une attitude de vrai poète face à la vie.*

C'est en 1942, à Mexico, que Paz rencontra Péret, lequel, fuyant la France pétainiste, y avait trouvé refuge. Cette rencontre aurait pu avoir lieu plus tôt : en Espagne, pendant la guerre civile. Paz et Péret s'y trouvaient tous deux, mais, il est vrai, avec des positionnements politiques assez différents. Péret était trotskiste et antistalinien militant, alors que le jeune Paz, comme ses contemporains restait quelque peu fasciné par le communisme soviétique. Il oscillait « entre une adhésion fervente et une réserve tenace, invincible ».

De son séjour dans l'Espagne en guerre, (il participa entre autres au mémorable Congrès des écrivains de Valence en 1938) Paz m'a dit qu'il avait rapporté le sentiment que le grand espoir révolutionnaire du siècle allait à sa perte. Certes, telle n'était pas l'opinion de Péret.

Après le retour à Mexico, le pacte Staline-Hitler, la Guerre mondiale, l'assassinat de Trotsky à Coyoacan, qui firent se déchirer la gauche mexicaine ne firent qu'augmenter les doutes de Paz. Il écrit dans son autobiographie intellectuelle et politique, *Itinéraire* (trad. française, 1996, Gallimard) :

*Au début de l'année 1942, j'ai rencontré un groupe d'intellectuels qui ont exercé une influence bénéfique sur l'évolution de mes idées politiques : Victor Serge, Benjamin Péret, Jean Malaquais, Julian Gorkin, diri-*

---

1. Intervention à la Maison de l'Amérique Latine, Paris, le 5 mai 1999, au colloque Benjamin Péret au Brésil et au Mexique

*geant du POUM, et quelques autres. Parfois le poète péruvien Cesar Moro se joignait à ce groupe [...] Il faut dire que, exception faite de Péret et de Moro, deux poètes dont je me sentais proche, les autres membres du groupe avaient gardé de leurs années marxistes un langage hérissé de formules et de sèches définitions. Ils avaient rejoint les rangs de l'opposition, de la dissidence, mais, d'un point de vue psychologique, spirituel, ils restaient prisonniers de la scolastique marxiste. Leurs critiques m'ont ouvert de nouvelles perspectives, mais leur exemple m'a montré qu'il ne suffit pas de changer d'idées : il faut changer d'attitude. Il faut changer à la racine.*

Bientôt, Paz quittera Mexico pour les États-Unis, où il commencera à écrire *Le Labyrinthe de la solitude*. Péret, malgré quelques amis chaleureux et le petit groupe de trotskistes qui publient la revue *Contra la corriente* (à laquelle il collabore sous le pseudonyme de Peralta), reste à Mexico : il est mal à l'aise, il se sent en exil intellectuel. Mais c'est pourtant cet exil qui lui permettra de s'interroger, comme il ne l'avait pas fait jusque-là, sur la relation de la pensée mythique et de la poésie, telle qu'il la conçoit. Il donnera ainsi au surréalisme quelques-uns de ses textes fondamentaux.

Péret est certainement, de tous les surréalistes, celui qui a su comprendre le Mexique avec le plus de profondeur. Au cours des sept années de son séjour, dans les livres et sur le terrain, il a étudié en quasi-ethnologue certains domaines du monde indien précolombien, participant ainsi à sa résurrection historique et culturelle. On lui doit la traduction érudite et poétique du *Chilam Balam de Chumayel*, livre sacré des Mayas (Denoël, 1955) et l'*Anthologie des mythes, légendes et contes populaires d'Amérique*, qui s'ouvre par une très importante « Introduction » que Breton et ses amis (Duchamp, Césaire, Magritte, Max Ernst, Matta, Mabile, Brauner, Tanguy, etc.) publieront comme un manifeste collectif en 1943, à New York, sous le titre *La Parole est à Péret*.

Paz, je pense, aurait pu la cosigner aussi bien ; mais il n'est pas encore en contact direct avec le groupe de Breton. La jonction ne se fera qu'après la guerre, à Paris, et « par l'intermédiaire de Péret », comme il l'a précisé lui-même (*Itinéraire*).

C'est vers cette époque que Péret écrit son grand poème, *Air mexicain*, dont la publication précède de peu *Aigle ou soleil ?* poèmes en prose de Paz, les plus surréalistes de toute sa production. (Je les traduirai à la demande amicale de Breton). Paz participait alors de façon assez assidue aux réunions du café de la Place Blanche, où nous nous retrouvions. Péret était là, bien sûr, offensif, obstiné. Il fréquentait aussi la résidence diplomatique

de Paz, avenue Victor-Hugo, extraordinaire lieu de rencontre pour les exilés espagnols, les intellectuels latino-américains et la très cosmopolite intelligentsia parisienne d'alors.

*Air mexicain*, *Aigle ou soleil ?* bien différentes stylistiquement, les deux œuvres ont néanmoins en commun d'avoir intégré à une rhétorique moderne des motifs issus du lointain monde précolombien, leur conférant ainsi une nouvelle actualité poétique. Péret et Paz sont parmi les premiers qui aient lu les textes nahuas ou mayas comme des poèmes, ce qu'ils étaient, et non plus comme de simples documents ethnographiques. Dans cet esprit, j'ai fait un peu plus tard mon anthologie des *Poésies mexicaines* (Seghers et Club des Libraires, 1961) où se succèdent dans un même volume la poésie précolombienne et la poésie de langue espagnole ; je m'y réfère explicitement à Paz et Péret.

Je suis aussi frappé par le fait que *Air mexicain*, publié à Paris, et *Aigle ou soleil ?* publié à Mexico, ont le même illustrateur : Rufino Tamayo, dont la peinture, la plus contemporaine qui soit, a ses sources dans l'immémorial Mexique indien.

Péret a traduit *Piedra de Sol (Pierre de Soleil)*, le premier « poème long » de Paz, organisé selon la conception du temps chez les anciens Mexicains, telle qu'elle est figurée sur le monolithe de ce nom, connu aussi comme le « calendrier aztèque ». Cette traduction a été l'un des derniers travaux littéraires de Péret avant sa mort en septembre 1959. Elle ne paraîtra chez Gallimard qu'en 1962, retardée par l'attente d'une préface d'André Breton, qui ne sera jamais écrite, et c'est dommage, car Breton n'a pas laissé le témoignage sur le très grand intérêt (outre l'amitié) qu'il portait à Paz.

Paz m'a dit que Péret avait proposé comme titre français *Soleil sans âge*, lequel ne sera finalement pas retenu.

En 1959, Paz a publié dans *Les Lettres nouvelles* un commentaire d'*Air mexicain*, qu'il désigne comme « l'un des plus beaux textes poétiques qu'aient inspiré le paysage et les mythes américains ». Ce texte est repris comme préface au tome III des *Œuvres complètes* de Péret.

Presque à chaque occasion où Paz traite du surréalisme, le nom de Péret apparaît, même s'il est bien plus rapidement invoqué que celui de Breton, interlocuteur privilégié. Dans une conférence de 1954, à propos de la « destruction systématique du moi » qu'il repère dans le surréalisme, Paz écrit :

*Dans le livre de Benjamin Péret, Je sublime, le courant temporel du moi se disperse en mille gouttes colorées, comme l'eau d'une cascade dans la lumière du soleil. Deux mille ans après, la poésie occidentale découvre*

*ce qui constitue l'enseignement central du bouddhisme : le moi est une illusion, un agrégat de sensations, de pensées, de désirs.*

Paz est de ceux qui savaient ce que fut l'exceptionnelle amitié de Péret et Breton, et il énonce souvent les deux noms en couple, intellectuellement inséparables : « Breton et Péret à la recherche d'une vie qui concilie poésie et révolution », lit-on dans *El verbo desincarnado (Le Verbe désincarné)* où Paz met en lumière ce qui rapproche les romantiques allemands des surréalistes français.

*Noche en claro (Nuit blanche)*, poème de *Salamandra*, le recueil de Paz publié en 1962, est dédié « aux poètes André Breton et Benjamin Péret » :

*A las diez de la noche en el Café de Inglaterra  
Salvo nosotros tres  
no había nadie*

*(A dix heures du soir au Café d'Angleterre/A part nous trois/Il n'y avait personne)*

C'est l'évocation d'une promenade magnétique où se conjuguent visible et invisible, rêverie et conscience, avec ce pressentiment du merveilleux qui animait si naturellement les surréalistes.

*Parpadea el instante y dice algo  
Escucha abre los ojos ciérralos  
La marea se levanta  
Algo se prepara*

*Nos dispersamos en la noche  
Mis amigos se alejan  
Llevo sus palabras como un tesoro ardiendo.*

*(L'instant bat des paupières et dit quelque chose/Écoute ouvre les yeux/ferme-les/La marée se lève/Quelque chose se prépare/Nous nous dispersons dans la nuit/Mes amis s'éloignent/J'emporte leurs paroles comme un trésor ardent)*

Breton et Péret se retrouvent aussi dans le *Poème circulatoire*, écrit par Paz en 1973 pour l'exposition à Mexico d'*El arte del surrealismo*. Le texte fut peint en spirale sur le mur d'une salle du palais de beaux-arts « pour la désorientation générale ».

La fidélité de Paz s'est encore manifestée par un télégramme de soutien adressé à l'Association des amis de Benjamin Péret, en avril 1993. Nous avons organisé (Claude Courtot, Gérard Legrand, José Pierre et moi-même) une soirée « Pour Benjamin Péret », exposition et table ronde, au Centre Pompidou, dans le cadre de l'accueillante *Revue parlée*. Mais par

quelques perturbateurs stupides nous empêchèrent de la mener à terme. À la suite de cet incident, *l'Association* avait publié une mise au point :

*En dépit du terrorisme infantile d'une corvée d'intégristes post-surréalistes auquel le fondamentalisme liberticide tient lieu de raison de vivre, la liberté et la poésie, exemplairement incarnées par Péret, continueront à défier ceux qui, de droite comme de gauche, s'entremettent dans les coulisses pour les bâillonner.*

Le télégramme de Mexico, cosigné par Octavio Paz avec Jean Schuster, Gunther Gerzo et Alberto Gironella, disait simplement : « Apprenons incident Beaubourg. Entièrement solidaires. Gloire à Benjamin Péret. Integristas no pasaran. »